

dans leurs comptoirs des piles de roupies. N'est-ce point pour cela qu'ils sont venus dans l'Inde? Eloignons-nous des palais plâtrés de Calcutta, remontons le fleuve sacré, et après avoir salué les dômes de Bénarès, arrêtons-nous au confluent du Gange et de la Jumna.

Là s'élèvent le palais et le fort d'Allahabad, dont la construction date de la fin du seizième siècle, du règne d'Akbar le Grand. Allahabad faisait partie de cette ceinture de forteresses qui fut successivement tendue de Lahore à Chunar pour protéger le pays contre l'invasion étrangère. La gravure représente un pavillon du palais que l'empereur avait fait bâtir à l'abri des hautes murailles du fort. Ce palais est regardé, avec raison, comme un des plus beaux modèles de l'architecture musulmane; les vastes piliers qui le supportent sont ornés de riches sculptures; ses minarets, dominant les coupoles, se dressent hardiment vers le ciel; les murailles sont découpées en fines arabesques, où l'architecture a déployé toutes les ressources de la plus ingénieuse fantaisie. Le pavillon avait été construit avec un soin particulier; il passait, avec raison, pour un prodige de fini et de délicatesse; jamais pierres n'avaient été ciselées avec plus d'art ni dentelées avec plus de recherche. Cette perfection lui devint fatale. En 1789, il prit fantaisie au nabab d'Oude de faire transporter d'Allahabad à Lucknow, sa résidence, une petite tour en marbre blanc, qui s'élevait au-dessus du pavillon, au centre même de la terrasse. Le nabab s'était si vivement épris de son admiration et de ses yeux. Le pavillon, ainsi décapité, avait perdu l'un de ses plus gracieux ornements. Plus tard, notre nabab, s'apercevant que la passion l'avait entraîné trop loin, crut réparer sa faute en ordonnant que le pavillon entier fût démolí pierre par pierre, pour être reconstruit à Lucknow. C'était bien une autre affaire. L'excellent prince s'imaginait sans doute qu'on transplante un monument aussi aisément qu'un oranger. Mais ne savons-nous pas que les princes indiens se croyaient tout permis, et que le mot *impossible* était rayé de la langue des nababs?

Quoi qu'il en soit, ce qui reste encore des constructions d'Allahabad mérite au plus haut degré l'admiration des voyageurs. La beauté naturelle de ce site s'harmonie avec l'architecture élégante du palais; et relève l'ensemble du tableau par la merveilleuse appropriation du cadre. Du haut des minarets, l'œil suit le cours majestueux du Gange qui coule avec lenteur sous les berceaux de ses rives, et le ruban argenté de la Jumna dont les eaux plus rapides viennent se mêler, comme avec empressement, à celles du fleuve sacré. La plaine est émaillée de campements et de villages; de nombreux bateaux stationnent au confluent des deux rivières, et sur les bords du Gange on distingue, au milieu de la sombre verdure des arbres, les toits de plusieurs *ghats*, où les Hindous viennent mourir, pour que leur corps soit immédiatement noyé et purifié dans les eaux saintes.

D'Allahabad à Delhi, les rives de la Jumna sont couvertes de monuments qui rappellent le règne d'Akbar. On admire encore à Agra, capitale de l'ancien empire mogol, le magnifique palais de ce prince, que nous vous décrirons un jour spécialement.

A mesure que l'on s'éloigne des rives du Gange en descen-

dant vers l'extrémité méridionale de la presqu'île, l'architecture revêt peu à peu d'autres formes et s'inspire plus exclusivement des traditions hindoues. Les cercles étincelants des dômes, les flèches élancées des minarets, les capricieuses arabesques des palais et des terrasses, en un mot, tous les caractères de l'art musulman, qui éclatent dans les constructions des souverains mogols, disparaissent des monuments, dont la construction remonte à une époque antérieure et appartient aux premiers âges de l'idolâtrie indienne. On ne rencontre plus, comme dans les régions du nord, ces riches palais, ces mausolées somptueux, qu'une génération a consacrés à la gloire d'un homme et qui rappellent la magnificence ou la vanité d'un sultan. Dans le midi, la plupart des édifices sont consacrés à la religion; ce sont des pagodes, tantôt creusées dans le roc aux flancs d'une montagne ou sur le rivage de la mer, tantôt bâties au milieu d'une plaine que dominent les grandes portes s'élevant, en forme de pyramide tronquée, sur les quatre faces du temple.

Parfois cependant, vers le milieu de la presqu'île, on trouve le mélange des deux architectures hindoue et musulmane, mélange qui semble indiquer le point où les deux civilisations se sont rencontrées. Ainsi, à trois cent sept milles de Madras, on remarque le palais de Madura, construit ou tout au moins restauré par le rajah Tremalnaig. Ce vestibule forme un parallélogramme de trois cent douze pieds anglais de long sur cent vingt-cinq de large. Le plafond est soutenu par six rangées de colonnes de granit gris, hautes d'environ vingt-cinq pieds. On voit, dans le dessin, l'allée du milieu. A droite, sur la deuxième colonne, se trouve la statue en relief de Tremalnaig entourée de trois de ses femmes; sur d'autres colonnes sont également représentées diverses personnes de la famille de ce rajah, dont les Hindous révèrent profondément la mémoire. Les douze signes du zodiaque sont gravés au plafond, au milieu d'une foule de figures mythologiques.

Il faudrait connaître la théogonie hindoue pour comprendre le sens de ces mille figures qui composent les bas-reliefs; et encore est-il probable que l'artiste a souvent ajouté aux images des dieux régulièrement admis dans l'Olympe des livres saints les fantaisies plus ou moins grotesques de son imagination toute profane. Quoi qu'il en soit, on ne saurait rien inventer de plus étrange que les dessins de ces tapisseries de pierre, qui descendent le long des colonnes ou s'étendent sur les parois du temple. Il y a là des dieux et des déesses de toute sorte, de toute forme; des animaux, des monstres, des diables, et le plus souvent des images inspirées par un cynisme révoltant. Il plaît aux Hindous d'adorer de telles horreurs!

D'immenses travaux ont déjà été faits pour déchiffrer ces hiéroglyphes, qui renferment le secret des vieilles religions de l'Inde; mais la science, ou plutôt l'imagination ingénieuse des érudits n'arrive que bien lentement à deviner le sens caché sous tant de formes bizarres et à retrouver sur la pierre la traduction des livres sacrés. Les bas-reliefs des palais et des pagodes résisteront encore assez longtemps aux injures des siècles pour assurer aux *Œdipes* de la science une longue série d'énigmes et de nuits sans sommeil. Déchiffrés ou non, ils attesteront toujours, dans le langage muet et solennel des ruines, l'art infini des générations qui les ont encadrés dans ces splendides monuments, et la malice des sphinx qui les ont ciselés.

C. LAVOLLÉE.